

JOURNAL DE BORD



Paraît deux fois par an
Tirage: 4 000 exemplaires

Association pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
T Bateau 022 736 07 75
www.bateaugeneve.ch
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à la rédaction de ce numéro:
L'équipe de rédaction
Caroline Lacombe
Jean-Pierre Baillif
Alain Simonin
Pascal Thurnherr

La mise en page est de:
Christine El Kohler
Patrick Tondeux

Notre imprimeur est:
Paul Wittwer

- Groupe de parole, d'écoute et de lien
- Paroles de passagers
- Regard sur des paroles
- Portrait: Anamaria

Programme d'été sur le « Genève »

→ Samedi 9 juin
Convention d'Arts Dermiques
Body-painting - concerts

→ 22 et 23 juin
Fête de la Musique
Concerts des groupes locaux avec la participation de la chorale des Eaux-Vives samedi à 11 heures. Dj en fin de soirée

→ Du 3 au 6 et du 10 au 13 juillet
Sept et une nuits flottantes
Cinéma en plein air sur le pont supérieur du Bateau. Buvette.

→ Du 16 au 26 août
Festival «Overground»
en collaboration avec le restaurant «Le Comptoir»
Concerts et Djs électro
Restaurant asiatique ouvert tous les soirs

→ Du 6 au 8 septembre
Festival «Sound on the water»
(sous réserve) en soutien au magazine «Murmures»
Concerts musiques actuelles

→ Dimanche 9 septembre
Brocante - vide-grenier
(sous réserve) stands ouverts aux habitants des Eaux-Vives et aux lecteurs du Journal de Bord

→ Du 20 au 22 septembre
Festival «Akouphène»
en collaboration avec l'association Akouphène
Concerts de musiques expérimentales

Groupe de parole, d'écoute et de lien

« Au commencement était le verbe... » Cette forte parole biblique peut aussi s'appliquer aux hommes, tant il est vrai que s'exprimer c'est exister. Sur le Bateau, nous recevons des « sans-droits » qui ne sont pas des « sans-voix », même si celles-ci ne sont pas entendues par notre société. Ces voix ne sont pas seulement enfermées par les clés de l'indifférence des autres mais aussi par ces êtres eux-mêmes qui n'osent pas se dire, qui ne savent pas parfois oser être quelqu'un.

Nous essayons de les entendre, ces paroles inexprimées, de donner une place à leur jaillissement. C'est ainsi que, depuis la mise sur pied de notre nouvelle structure d'accueil, nous avons organisé un « groupe de parole, d'écoute et de lien » animé par nos collègues Caroline Lacombe et Linda Zehetbauer. La première présente dans son article cette nouvelle activité qui trouve tout son sens à notre bord.

Sous le titre de ce journal, il était tout naturel que nous donnions la parole à nos passagers. Nous savons que, bien que vivant en marge, ils sont capables de penser le monde. Aussi, nous leur avons demandé de répondre à trois questions, non pas sur leur situation personnelle, mais sur des sujets plus vastes de société. Leurs réponses nous ont prouvé que, s'ils sont pauvres matériellement, leurs réflexions sont, elles, riches. Notre journal est complété par notre traditionnel « portrait » et par le programme de nos activités culturelles jusqu'en septembre.

DEPUIS une année, tous les mercredis matin un groupe d'écoute de parole et de lien se réunit sur le bateau. Le souhait d'instaurer cet espace de parole a été de permettre à des personnes, en difficultés sociales et rencontrant des situations de vie très précaires, de s'exprimer sur ce qui les préoccupe dans la vie. Au commencement de chaque séance, il est rappelé l'importance et l'utilité de parler car « si la bouche se tait, c'est le corps qui parle ». Si tous les soucis sont gardés à l'intérieur, le stress ou les angoisses engendrés par ceux-ci s'évacuent de manière douloureuse. Force est de constater que trop souvent cette évacuation se fait à travers des maux physiques, psychologiques ou alors à travers l'alcool, la drogue ou la violence dans certains cas. Bien que le but de ce groupe ne soit pas de trouver des solutions aux problèmes (se serait trop beau !), le fait de pouvoir s'exprimer et d'être écouté permet déjà de se sentir mieux et moins seul.

Ces moments sont importants au sein du bateau pour des personnes qui, justement, ont rarement la possibilité de se faire entendre. En effet, il s'agit souvent de personnes sans droits, n'étant pas incluses dans la société mais y appartenant tout de même. Il est d'ailleurs fréquent que les problèmes soulevés dans le groupe soient en lien avec la difficulté de vivre ce non-statut: trouver un logement, un travail; dormir dans un abri de protection civile à quatre-vingt personnes; risques quotidiens de se faire arrêter par la police; le déracinement; être loin de sa famille; les soucis de santé; être et se sentir stigmatisé...

Made in Brésil

Ces groupes d'écoute de parole et de lien ont été créés par le Dr Adalberto Barreto au Brésil. Là-bas, cela s'appelle la thérapie communautaire. Le but de cette thérapie est de « favoriser la construction de réseaux sociaux solidaires qui valorisent le savoir-faire et la compétence des personnes. » (Cf. cours du professeur A. Barreto) Les groupes d'écoute de parole et de lien permettent « le partage des expériences de vie et des savoirs de façon horizontale et circulaire. A partir de l'écoute des histoires de vie, chacun devient thérapeute de lui-même. Tous sont coresponsables de la recherche des solutions et du dépassement des défis quotidiens, dans une ambiance chaleureuse. Le groupe devient lieu d'accueil, de soins. » (op. cit.) La philosophie du groupe d'écoute de parole et de lien repose sur le modèle co-participatif qui a pour conséquences que: « chacun cherche à changer lui-même et non l'autre; l'information vient du groupe et circule à l'intérieur de celui-ci; chacun est partie du problème et partie de la solution; il y a reconnaissance par le groupe des compétences individuelles; le positif, l'autonomie et la co-responsabilité sont valorisés. » (op. cit.)

Chaque séance dure une heure trente et est animée par deux personnes. L'installation se fait en cercle assis sur des chaises sans tables. Le groupe est ouvert à tout le monde et chaque personne est libre de partir à tout moment. Le Bateau est très souvent fréquenté par des personnes qui ne parlent pas français alors afin que tout le monde puisse participer au groupe de parole, les différents échanges sont traduits. Il est fréquent de parler espagnol, anglais, italien. Il arrive également souvent que nombre de participants soient maghrébins et que l'un d'entre eux fasse la traduction pour ceux qui ne parlent pas du tout le français.

Comme le dit le Dr A. Barreto, ce genre de technique d'animation se fonde sur une gestion horizontale de l'animation. Les animateurs ne se situent donc

pas hiérarchiquement par rapport aux participants mais les appellent à la co-responsabilité du déroulement de la séance, ce qui permet donc à ceux qui le souhaitent d'être également acteurs. Cinq règles de fonctionnement sont énoncées au début de chaque séance: écouter en silence, ne pas juger, ne pas donner de conseils, ne pas faire de discours théoriques, parler en « JE ». Ces règles sont très importantes pour le bon déroulement de la séance. Elles ont de la peine à être toujours respectées, mais elles le sont aussi grâce à l'intervention de participants qui les rappellent aux autres. Il est souvent difficile de parler en « Je » et de ne pas juger ou donner de conseils! Il n'est pas rare d'entendre des phrases comme: « Toi qui a des papiers, tu ne devrais pas avoir ce genre de difficultés. »

Un départ encourageant

La participation au groupe de parole est irrégulière. Il est assez rare que les mêmes personnes soient là à chaque séance sur un long terme. Dans ce

contexte, il n'est pas facile que des relations de confiance s'établissent. Parler de soi et de ses difficultés est, d'une certaine manière, un peu comme se déshabiller devant l'autre, donc difficile à oser sans être vraiment en confiance. D'ailleurs, souvent, au début de la séance, les personnes assurent ne pas avoir de problèmes ou bien comme le dit S.: « Si je parlais de mes soucis tous les océans ne pourraient contenir mes maux. » Cependant, il suffit qu'une seule personne se lance avec courage dans un récit pour que tout le monde se sente concerné. Et, par effet d'identification ou de comparaison, les expériences des uns et des autres se mettent à circuler. Ces moments sont riches et touchants. Bien que les personnes qui fréquentent le Bateau soient marginalisées, elles ne sont pas pauvres d'idées sur le monde. Tout leur vécu et leurs expériences de vie leur ont beaucoup appris dans les relations humaines et forgé des opinions sur la société loin d'être inintéressantes.

Lorsque le moment de la clôture arrive plane une ambiance assez particulière. Nous nous sentons plus proches et plus unis. Il n'est pas rare que les personnes disent se sentir un peu mieux du fait d'avoir pu parler ou de se rendre compte que d'autres ont les mêmes problèmes, voire pire... Souvent le groupe se termine sur une petite phrase positive d'encouragement. Nous aimons beaucoup celle de F. « Tant qu'il y a de l'espoir, il y aura la vie! »

Caroline Lacombe



Paroles de passagers

On dit volontiers de nos passagers qu'ils vivent en marge de la société. Pourtant, la marge fait toujours partie de la page, on pourrait même dire qu'elle l'aère... Ne pas être intégré ne signifie pas être indifférent au monde qui nous entoure et c'est pourquoi nous avons pensé demander à quelques-uns de nos passagers de nous offrir leur regard sur notre société au travers de trois questions que nous avons choisies parmi beaucoup d'autres:

Question 1

Que pensez-vous de la société de consommation?

Question 2

Qu'est-ce qui justifie les frontières?

Question 3

Quelle est votre définition de la solidarité?

Nous avons interviewé huit personnes. Trois d'entre elles ont un statut légal, les cinq autres un statut semi-légal ou illégal. Le manque de place ne nous permet pas de livrer l'entier de leurs réflexions et c'est regrettable tant elles auraient mérité d'être intégralement retransmises. Nous ne pouvons donner, pour chaque question, que de larges extraits significatifs. Comme le relève Alain Simonin dans son « regard sur des paroles », ces réflexions témoignent de la capacité de nos passagers à formuler une opinion sur eux-mêmes et sur le monde.

Que pensez-vous de la société de consommation?

I.

« La consommation dans les pays riches, comme la Suisse, est exagérée, elle a pris trop d'importance, surtout en comparaison avec les gens des pays pauvres, qui, eux, n'ont rien. Ici, le choix est immense et ne peut que provoquer du gaspillage. Les gens sont influencés par la publicité qui veut leur faire croire que d'acheter tel produit (tel chocolat, tel yogourt, telle play-station...) leur procurera le plaisir de vivre. C'est aberrant. Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger ce que nous propose la pub. Cette abondance débouche sur les abus: enfants obèses, accros à l'internet, alcoolisme, etc. Les gens deviennent passifs. Ils ne créent plus quelque chose puisqu'on peut tout acheter. Trop de consommation finit par enfermer les êtres sur eux-mêmes. Bien sûr, il est agréable d'avoir le choix – ça vaut mieux que de n'avoir rien du tout – mais il faudrait que les gens apprennent à gérer cette abondance et à savoir distinguer le nécessaire du superflu. Ne rien avoir ce n'est pas bon, avoir trop ce n'est pas bon non plus. Il vaudrait mieux partager. »

Ch.

« En occident, la société vit dans l'abondance, ce qui provoque beaucoup de gâchis. Pour moi, le plus grand gâchis de la société de consommation, c'est qu'elle oublie Dieu. Dans cette société trop matérielle, les individus sont emportés par la vague de la consommation et ils n'ont plus de temps pour faire silence. Or, c'est dans le silence qu'on trouve Dieu. (/./.) »



E.
«La société de consommation? c'est la preuve que la connerie n'a pas de limite. (...) Les gens ne prennent pas conscience qu'on ne va pas droit dans le mur, mais qu'on est déjà en train de le creuser. Il n'y a pas de conscience collective. Tout le monde attend que l'autre s'y mette, qu'il réfléchisse à sa place. Moi, j'ai compris. C'est vite vu, je ne consomme rien en dehors du strict nécessaire pour vivre. (...) Alors, comme je sais que je ne peux rien faire contre, si ce n'est de ne pas tomber dans la dérive de la consommation, j'essaie de me dégouter des petites niches pour pouvoir vivre en accord avec moi-même.»

K.
«(...)Moi, dans ma situation de sans papiers à Genève, j'y ai accès puisque je vis dans cette société et je n'y ai pas accès à cause de ma situation qui ne me donne pas droit à grand chose. Je n'ai pas le droit de travailler, ni celui d'obtenir une aide sociale. Je me sens bien intégré culturellement à Genève mais pas économiquement. Je n'ai pas de jalousie, ni de rancune envers ceux qui ont tous leurs droits, mais je me dis parfois: pourquoi pas moi? (...)»

S.
«La société de consommation ne fait pas de différence entre les biens essentiels et les biens secondaires. Elle est axée sur une jouissance non orientée. Ce qui est nécessaire à l'homme, c'est un attachement véritable à un lieu, à une société, où il se sente en sécurité. Actuellement nous vivons le temps de la pensée sporadique, sans une pensée qui fasse la synthèse: qu'est-ce qui est bon pour l'homme? Il faudrait instaurer un règlement global de la vie sociale qui tienne compte de tous les paramètres, qui prenne soin de ce qui est bon pour un groupe n'apporte pas de mal à un autre. Cette éducation à la vie sociale devrait commencer dès l'école. Une école orientée sur la vie et les choses essentielles, qui porterait son enseignement au moins autant sur les réalités concrètes, pratiques, que sur la formation intellectuelle. Les enfants devraient apprendre très tôt à travailler, à leur niveau bien sûr, mais leur apprentissage de la lessive, de la cuisine ou autres tâches ménagères ou pratiques, les préparerait à la vie en société en se développant autant sur le plan physique que sur le plan intellectuel. (...)»

M.
«Je ne sais pas trop que dire sur la société de consommation, mais je pense qu'elle est en rapport avec la mondialisation et là, j'ai beaucoup de choses à exprimer. Je suis retourné il y a peu, pendant dix mois, dans mon pays en Algérie, ainsi que dans quelques pays africains, après dix ans d'absence. J'y ai trouvé des changements graves et inquiétants. Il y a toujours plus de riches et toujours plus de pauvres. La classe moyenne disparaît. Il y a dix ans, il y avait encore des gens qui ne vivaient pas richement mais qui s'en sortaient. Ils pouvaient encore s'offrir des loisirs, des vacances, permettre à leurs enfants de faire des études. Aujourd'hui, il n'y en a pratiquement plus. Il y a ceux qui peuvent tout s'offrir et il y a ceux qui n'ont rien. C'est la misère. Il n'y a plus de travail, beaucoup d'usines ont fermé et l'Algérie ne produit plus rien et préfère acheter les produits de l'étranger. (...)»

Afrique, c'est peut-être encore pire. (...) Je me fais beaucoup de soucis, non seulement pour le continent africain mais aussi pour l'Europe qui risque de devoir recevoir un flot de désespérés qui savent que dans ces pays on respecte plus l'être humain que dans les leurs.»

JE PENSE QU'IL FAUT AVOIR PU PROFITER DE CETTE SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION POUR QU'IL SOIT POSSIBLE DE S'EN DÉTACHER EN CONNAISSANCE DE CAUSE.

G.
«La société de consommation est là, il faut l'accepter, s'y adapter. Elle peut être un bon stimulant pour apprendre la vie. La refuser, c'est ne pas vouloir vivre dans son époque. (...) Je pense qu'il faut avoir pu profiter de cette société de consommation pour qu'il soit possible de s'en détacher en connaissance de cause. Dans les années soixante-dix, il y a eu une mode du «yogiisme»; maintenant c'est le bouddhisme qui a pris le relais. Ce sont des philosophies qui prônent le détachement des choses matérielles. C'est bien la preuve que des hommes recherchent une autre voie. Ce n'est pas celle que j'ai choisie jusqu'à maintenant mais je respecte ceux qui la suivent, même si je considère que c'est un renoncement à la vraie société. De toute façon, ma pensée ne cesse d'évoluer et je ne sais pas si demain je dirai la même chose qu'aujourd'hui.»

A.
«Tout le monde a besoin de consommer, nous avons tous des besoins et tout le monde aime "avoir". Bien sûr, on doit travailler pour s'acheter ce dont on a besoin ou ce qu'on aime et plus nous avons, plus nous voulons, c'est humain. Ce que je vois en Suisse, c'est que c'est une société très matérialiste: tout doit être changé, renouvelé sans arrêt, chaque année. Je suis choquée par ce luxe, cette abondance alors qu'ailleurs, dans d'autres pays comme le mien, il y a des gens qui meurent de faim, en particulier des enfants. C'est insupportable. Ici, les gens ne pensent qu'à eux, qu'à leur prochain plaisir. Je pense que tous les êtres humains ont des droits: avoir un toit, à manger avant tout, étudier... Une telle société n'est pas juste. Nous avons besoin d'avoir "le cœur dans la main" et de donner aux autres.»

Ou'est-ce qui justifie les frontières?

K.
«L'homme a toujours bougé, pour rechercher un meilleur territoire, une terre plus fertile. Puis chacun a défendu son territoire, à son échelle. Aujourd'hui, les frontières sont tracées entre les pays et

elles sont souvent artificielles car elles regroupent pas des communautés – voire elles les séparent – mais des intérêts économiques et politiques. J'ai l'impression qu'elles existent en faveur des grandes puissances. Avant, l'est et l'ouest se partageaient des zones d'influence, aujourd'hui il n'y a plus que la grande puissance occidentale, principalement les États-Unis, qui domine le monde.

Il y a ces frontières tracées, mais il y a aussi les frontières virtuelles que l'on porte en nous. Chacun peut être limité par la frontière de ses pensées, de ses convictions. Cela ne devrait pas l'empêcher d'entrer en contact avec les autres, même ceux qui ne pensent pas comme toi. (...) J'espère savoir abaisser mes barrières pour que l'autre puisse passer ma frontière et me laisser franchir la sienne.»

Ch.
«Les frontières servent aux États à avoir une idée des limites de leur espace. L'individu ne peut pas faire autrement que de s'y soumettre. Ces frontières sont parfois arbitraires, étrangement tracées. En Afrique, par exemple, la colonisation a mis en place des frontières qui séparent les habitants de même peuplade, de même culture. Cette anomalie a provoqué de nombreux conflits qui se poursuivent aujourd'hui.»

E.
«Il n'y a rien qui justifie les frontières. Frontière = nationalisme = guerres. On est tous nés sur cette planète alors pourquoi devrions nous être confinés dans un endroit. Mais il est vrai que tout est frontière. Mon voisin, que je n'aime pas et qui ne m'aime pas, c'est déjà une frontière. Il est con et pas moi, et allez donc, c'est déjà la guerre. Mon pays, c'est ce qui est autour de moi, ceux que j'aime, et où que ce soit.»

S.
«On ne naît pas dans un monde tout nu. Nous arrivons dans un monde qui a une histoire et une existence présente. Nous devons donc nous y soumettre. Les frontières permettent l'organisation de la société, elles sont nécessaires au rattachement des hommes pour leur terre, elles les mettent en sécurité. Le bon Jean-Jacques Rousseau condamnait le premier homme qui avait mis une barrière autour de son champ, mais sans cette barrière aurait-il pu cultiver son champ? Les frontières sont naturelles aux hommes qui vivent dans leurs limites, encore une fois pour leur attachement et leur sécurité.»

POUR QUELQUES-UNS, LES RICHES, LES FRONTIÈRES N'EMPÊCHENT PAS D'ENTRER DANS LES PAYS, POUR LES AUTRES CE N'EST PAS FACILE D'ARRIVER...

A.
«Je ne suis pas d'accord avec les frontières parce qu'elles séparent les hommes, les empêchent de se connaître, de se réunir, de s'aider les uns les autres. C'est les frontières qui nous séparent, sans elles nous serions tous unis. Pour quelques-uns, les riches, les frontières n'empêchent pas d'entrer dans les pays, Pour les

autres, ce n'est pas facile d'y arriver. (...) Elles nous empêchent, nous les migrants, de venir lutter dans les pays riches pour soutenir nos familles là-bas au pays.»

I.
«Les frontières sont nécessaires. Elles délimitent le droit des pays, des propriétés, des gens. Il ne faut pas toutefois qu'elles empêchent les contacts entre les peuples, les familles, comme en Palestine en ce moment par exemple où un mur sépare les villages. Les frontières doivent marquer des limites mais ne doivent pas empêcher les gens de circuler. Il y a aussi une frontière entre les personnes. Pour moi, c'est synonyme de respect. Chacun doit apprendre à respecter les limites de l'autre car, loin de les séparer, elles permettent le dialogue. Je pense cela, tu penses ceci, on peut en discuter chacun de notre côté et construire de nouvelles idées. Ces frontières n'empêchent pas de cheminer ensemble.»

G.
«Les frontières permettent de maintenir la cohésion d'un pays, de garantir la sécurité, de limiter les abus, de contrôler l'immigration. C'est encore un mal nécessaire car la planète n'est pas prête à lever les frontières. Je verrais bien, pour ma part, des frontières mouvantes au gré des intérêts économiques, politiques ou culturels des régions. Les habitants d'une région pourraient décider, pour un certain temps, d'être établis dans tel ou tel pays suivant leurs besoins ou leurs intérêts. Ce serait une manière douce de bouger les frontières.»

Quelle est votre définition de la solidarité?

K.
«La solidarité c'est souhaiter pour l'autre ce que l'on a soi-même. Celui qui a beaucoup devrait souhaiter plus pour celui qui a moins. En d'autres termes, simplement, il faudrait partager. Seulement voilà, nous vivons dans une société égoïste où chacun ne veut rien perdre de ce qu'il possède. En revenant à la première question, la société de consommation favorise l'égoïsme des gens. Tant qu'il existe cette peur de perdre ce que l'on a, je ne vois pas très bien comment cela pourrait changer, comment les gens pourraient se montrer plus solidaires entre eux. (...)»

S.
«La solidarité, c'est être à côté de quelqu'un, sans préjugés. Il faut vivre convenablement et être ouvert aux autres, ne pas en avoir peur. Je suis allé un jour dans une banlieue d'une ville française proche où l'on m'avait dit que je pouvais y être en danger. Je me suis adressé à un jeune homme de type mahgrébin pour demander ma route, il m'a répondu le plus aimablement du monde. Je m'étais approché de lui sans crainte, sans préjugés. Toutefois, pour être ainsi disponible, il faut vivre dans une société équilibrée. S'il y a un déséquilibre, la solidarité ne peut s'exprimer. Voyez ce qui s'est passé en Allemagne au temps du nazisme: la crise a plongé ce peuple cultivé

dans un tel déséquilibre qu'il en est venu à commettre des atrocités. Il faut donc essayer d'offrir une société équilibrée et se rendre aux individus pour qu'ils puissent être solidaires des autres.»

LA RICHESSE DOIT REGARDER DERRIÈRE ET PAS UNIQUEMENT DEVANT.

M.
«(...) La richesse doit regarder derrière et pas uniquement devant. Mais ça ne se fait pas. Personne ne peut ou ne veut partager son bien de peur de le perdre. Moi-même, je ne pense pas que je partagerais ce que j'ai acquis. Il est déjà tellement difficile de se faire une situation qu'on ne peut penser aux autres.

Sur le plan mondial, les pays riches pourraient aider les pays pauvres mais ils ne le font pas, ou pas assez ou pas comme il le faudrait. En Afrique, les aides aux gouvernements ne profitent pas à la population. Les richesses internes ne sont également pas redistribuées mais profitent à un petit cercle, proche des dirigeants. Pour que ça puisse changer, il faudrait qu'il y ait une vraie démocratie, qui n'existe pas aujourd'hui. Une vraie démocratie implique que les citoyens soient éduqués et informés or, ils sont le plus souvent laissés dans l'ignorance. Les votations soi-disant démocratiques, comme au Sénégal récemment par exemple, ne sont qu'un leurre qui permet à des dirigeants qui ne font rien pour leur peuple de se maintenir au pouvoir, puisque les électeurs n'ont pas les moyens de se déterminer en conscience. Tant que de tels gouvernements seront en place, la solidarité internationale restera aussi un leurre.»

Ch.
«La solidarité est nécessaire. Elle est le côté humain de la société. Au niveau planétaire, la solidarité entre le nord riche et le sud pauvre devrait être logique. Ceux qui ont colonisé les pays du sud, et particulièrement en Afrique ceux qui ont profité des richesses de ces pays devraient les soutenir par juste retour des choses. Je suis souvent frappé de constater que le peuple est souvent solidaire, par exemple lorsqu'il y a des catastrophes, mais que les États ne remplissent pas ce devoir de solidarité. J'ai l'impression que pour les occidentaux, les noirs sont quantité négligeable, même si je reconnais que nos dirigeants sont en partie responsables de la prudence des pays riches. (...)»

G.
«La solidarité devrait être un des principes de l'humanité. Elle devrait être naturelle. La solidarité sociale devrait permettre à chacun de trouver sa place dans la société. Aujourd'hui on a tendance à considérer que ce qui est normal relève de l'exceptionnel. Par exemple, le marché de l'emploi. Il me semble qu'autrefois il était naturel qu'un jeune trouve du travail, de nos jours on commence à penser que c'est un privilège! La solida-

rité devrait donc s'exprimer, se mettre en place dans la distance et non seulement dans l'urgence, de façon justement à ce qu'il n'y ait plus d'urgence. Sur un plan plus individuel, on ne peut pas donner ce que l'on n'a pas mais, sur ce qui nous revient, on doit en donner une petite part.»

A.
«Il faut s'entraider les uns les autres. La solidarité, cela signifie d'être ensemble avec une personne dans le bon comme dans le mauvais, de donner la main là où on peut. J'essaie de ne jamais dire non et, même si cela doit m'attirer des ennuis ou des difficultés, quand je vois une personne qui a besoin de moi, je donne. Je ne veux pas seulement être solidaire avec mes amis, mais aussi avec les gens que je ne connais pas. (...) Ici à Genève, il y a de la solidarité, comme par exemple au Bateau. Comme le Bateau m'aide, j'ai aussi envie de l'aider dans la mesure de mes moyens. (...)»

SI TU ES BIEN, TU PEUX ÊTRE SOLIDAIRE. SI TU ES DANS LA MOUSE, IL N'Y A PAS MOYEN.

E.
«La solidarité, c'est mignon, mais je n'y crois pas. Dans l'urgence peut-être, en cas de catastrophe, mais autrement c'est chacun pour soi. Je ne crois à la solidarité que dans un petit groupe, un cosmos qu'on s'est soi-même choisi, avec des gens qui partagent notre vision de la vie... C'est aussi une question de disponibilité et de volonté. Si tu es bien, tu peux être solidaire. Si tu es dans la mouise, il n'y a pas moyen. (...)»

Regard sur des paroles



Savons-nous entendre leurs richesses?

Quand la presse parle du Bateau Genève, il lui arrive de décrire la dangerosité d'un lieu, liée au trafic de drogue. Elle fait des individus qui y séjournent ou gravitent autour, des êtres abstraits dont la simple présence représente une menace pour le citoyen.

Pourtant lorsqu'on a la disponibilité, l'envie, l'audace peut-être, de s'approcher d'elles, de tendre l'oreille, de mémoriser ce qu'elles nous disent, ces personnes... quel étonnement! Au lieu de la plainte, de la jalousie, ou de la révolte, c'est l'étonnante faculté de «faire la part des choses» qui m'a frappé. Leur capacité à formuler une opinion sur eux-mêmes, sur le monde et les humains, qui a les traits d'une lucidité à la fois morale et politique. Alors que dans nos journaux, dans nos institutions, on parle beaucoup de faits divers, de célébrités, de statistiques, de stratégie, de taux de croissance, eux parlent un langage presque biblique, laissant apparaître l'essentiel qui ferait une société plus solidaire et plus juste: «On ne peut pas donner ce que l'on n'a pas, mais sur ce qui nous revient, on doit en donner une petite part»; «nous avons besoin d'avoir le cœur dans la main et donner aux autres»; «la solidarité, c'est souhaiter pour l'autre ce qu'on a soi-même»; «la richesse doit regarder derrière et pas uniquement devant»; «il faut manger pour vivre et non vivre pour manger»...

Dans la bouche de personnes qui vivent en majorité cachées, sans droit, sans toit, avec le minimum pour survivre, j'ai lu ces mots accrochés les uns aux autres, comme ceux qui font la matière d'un diamant: métaphore de la richesse du pauvre.

Oh je n'en fais pas «des anges», mais quel retournement tout de même pour nous, citoyens bien installés dans la cité et rapidement enclins à juger celui qui vit dans les marges. Car ces «voyageurs» savent bien d'où ils viennent, ils connaissent le poids de l'histoire, ils comprennent la perversité d'une économie qui gave les humains au lieu d'en faire des inventeurs, ils justifient les frontières tout en sachant qu'elles sont une limite à notre universalité, ils savent que l'intérêt prédomine dans tout échange, mais ils cherchent tout de même, un «règlement global de la vie sociale...» qui prenne soin de ce qui est bon pour un groupe n'apporte pas de mal à un autre.

Dans la ville de Rousseau, j'ai aimé les mots de ces hommes et de ces femmes qui nous incitent à penser, avec eux, les termes d'un nouveau «contrat social».

Alain Simonin
membre du comité

Anamaria

Apparemment, sur le Bateau, tout le monde connaît Anamaria.

Son sourire vient de Chacaltaya, en Bolivie. C'est dans ce quartier de la capitale, La Paz, situé entre le centre-ville et la périphérie, qu'elle est née il y a un peu plus de trente ans.

Grâce à son ouverture naturelle, Anamaria s'est fait de nombreux amis sur le Bateau: «une amie m'y a amené il y a six mois, et je me suis tout de suite sentie bien accueillie.» Depuis, elle y vient tous les matins, ou presque, pour prendre le petit déjeuner. Il faut dire qu'elle partage avec trois autres adultes un logement d'une pièce, à la rue de Montchoisy, sans cuisine. Il faut aussi dire qu'elle n'a pas les moyens de manger au restaurant: elle travaille dans une famille Bolivienne, où elle s'occupe des enfants et du ménage. Alors, ces repas servis sur le Bateau, à quelques centaines de mètres de chez elle, c'est une aubaine. Et pas seulement pour l'argent économisé. Les rencontres qu'elle fait à bord, l'amitié et la solidarité qu'elle y trouve sont autant de baume sur son cœur.

Car le sourire d'Anamaria cache beaucoup de tristesse: elle est arrivée à Genève il y a environ une année, seule, laissant sa fille Catherine (7 ans) et son fils Angelo (3 ans) à une de ses sœurs, restée au pays. C'est pour eux qu'elle est venue ici, «pour leur envoyer de l'argent». L'ambiance du Bateau l'aide à oublier à

quel point ils lui manquent. Anamaria ne rêve que de les retrouver, de rentrer au pays. Mais elle est comme piégée à Genève: elle s'est payé son billet d'avion pour venir ici en contractant un prêt, et elle ne pourra emprunter à nouveau l'argent nécessaire à son retour qu'une fois qu'elle aura fini de le rembourser. Normalement, ça ne sera pas avant la fin de l'année. A moins qu'elle parvienne à vendre en peu de temps beaucoup de ces colliers de petites perles ou de travaux au crochet qu'elle réalise. Et s'il est impossible de lui faire dire qu'elle regrette d'être venue, ses yeux parlent pour elle, lorsqu'elle sort de son portefeuille une photo ou on la voit avec Catherine et Angelo. Les conversations téléphoniques sont certes fréquentes, mais au bout du compte, elles alimentent surtout une certaine mélancolie.

Alors, Anamaria préfère parler de la solidarité qu'elle a trouvée à Genève. Les gens qu'elle rencontre sur le Bateau, dit-elle, «sont tous plus ou moins dans la même situation». Par exemple, lorsqu'elle a du subir une opération, pour une hernie à l'abdomen. Comme elle ne pouvait plus travailler, on lui a confié du boulot à bord pendant un mois, le temps qu'elle se remette. Aujourd'hui, elle continue à donner un coup de main, une fois par mois.

Elle préfère aussi parler de l'ouverture sur le monde que ce voyage lui a apporté: «J'ai arrêté mes études à 16 ans, mais j'ai appris énormément en très peu de

temps ici. Notamment l'importance de l'entraide.»

Anamaria espère que la nouvelle dynamique politique de la Bolivie, avec Evo Morales à sa tête, va changer. Que la logique de castes séparant riches et pauvres va être remplacée par une logique de solidarité, et qu'il y aura du travail pour tous.

Mais surtout, elle sait déjà qu'à son retour en Bolivie, elle se consacrerait au soutien aux gens en difficulté. Et à ses enfants.

Pascal Thurnherr

FAIT



*P. Thurnherr
Auc. Avril 2007*